

SPORTS,
CULTURES,
SOCIÉTÉS



Carine Guérandel



LE SPORT FAIT MÂLE

La fabrique des filles
et des garçons dans les cités

Préface de Christine Mennesson

PUG

Chapitre 5

Mixité et construction de l'ordre de genre

Les travaux sur la jeunesse populaire urbaine insistent sur la distance entre les sexes et leurs relations parfois difficiles. La sexuation de l'espace public à l'œuvre dès la préadolescence renforce ces clivages sexués²⁶⁴. Les valeurs de virilité façonnent l'univers quotidien des jeunes garçons qui stationnent et prennent le pouvoir dans l'espace public. Quant aux filles, elles entretiennent leur discrétion par l'appropriation de la sphère privée et la mobilité. Ces comportements différenciés selon les sexes donnent à voir « l'ordre de genre²⁶⁵ » historiquement situé qui les régissent. Ce concept renvoie aux rapports asymétriques des catégories « hommes » et « femmes » – socialement construites sur l'opposition binaire et arbitraire « masculin »/« féminin » – qui se structurent en deux dimensions complémentaires, la différenciation et la hiérarchisation. Il permet également de penser la variété des masculinités et des féminités plus ou moins dominantes et dominées. En effet, les rapports de pouvoir existent entre les sexes et à l'intérieur des groupes de sexe. L'ordre de genre ne s'impose pas de manière équivalente aux filles et aux garçons des cités²⁶⁶. Comme le montre Isabelle Clair, il contraint les filles selon l'axe de la hiérarchie sexuée en moralisant leur sexualité et en confirmant le pouvoir des garçons. Ces derniers doivent, quant à eux, impérativement dominer les filles et rendre visible leur appartenance au groupe des hommes en affichant des comportements masculins et hétérosexuels, conformément à l'axe de la différenciation. L'analyse des interactions sportives dans des espaces mixtes permet alors de repérer l'ordre souvent « invisible » qui organise la dimension sexuée de la vie sociale ainsi que les rapports hiérarchiques entre individus de même sexe. Ce chapitre s'intéresse de manière spécifique à

264. S. Faure, « HLM : côté filles, côté garçons », art. cit.

265. R. Connell, *Masculinities*, op. cit.

266. I. Clair, *Les Jeunes et l'amour dans les cités*, op. cit.

deux contextes de pratique mixte : l'EPS (obligatoire au collège) et les stages sportifs municipaux (facultatifs, gratuits et à l'extérieur du quartier), où se côtoient sportifs et non-sportifs, filles et garçons. Il s'agit de montrer que la mixité ne va pas de soi, que ce soit dans les discours des intervenants, dans la mise en œuvre pédagogique et dans les modes d'appropriation des pratiques par les élèves²⁶⁷. Même si les filles et les garçons se trouvent en situation de coprésence, ils s'évitent et adoptent des comportements conformes à leur groupe de sexe d'appartenance. Les garçons et les filles forment ainsi deux « équipes de représentation²⁶⁸ » qui se conforment aux stéréotypes de sexe. La pratique mixte peut également déstabiliser certains adolescents lors des situations d'affrontement, de contact corporel ou de mise en scène de leur corps. Des comportements violents s'expriment alors pour faire face à ces moments de vulnérabilité sociale au sein du groupe de pairs.

Des filles et des garçons à distance

En situation de mixité, les filles et les garçons entretiennent une certaine distance. Ils évitent de travailler ensemble en se regroupant par sexe et par affinité, redoutant plus que tout le contact corporel mixte. Par leur comportement, ils construisent un espace « ensemble-séparé » qui permet de maintenir les clivages sexués²⁶⁹. La ségrégation sexuée est d'autant plus marquée avec l'avancée en âge. Moins prégnante en classe de sixième, elle se met en place dès la cinquième et devient un impératif pour les élèves de quatrième et troisième.

Appropriation différenciée des espaces, du matériel et des pratiques

Les interactions mixtes sont réduites par une appropriation sexuée des espaces physiques et sonores, du matériel et des pratiques.

Au cours des situations d'apprentissage et dans les temps informels, les espaces occupés par les élèves diffèrent selon leur groupe de sexe d'appartenance.

267. Carine Guérandel, Fabien Beyria, « La mixité dans les cours d'EPS d'un collège en ZEP : entre distance et rapprochement des sexes », *Revue française de pédagogie*, n° 170, 2010, pp. 17-30.

268. Une équipe de représentation renvoie à « un ensemble de personne coopérant à la mise en scène d'une routine particulière » (E. Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, t. 1, *op. cit.*, p. 81).

269. E. Goffman, *L'Arrangement entre les sexes*, *op. cit.*

Au collège, avant que le cours ne débute, les filles et les garçons se dirigent vers les installations par petits groupes non mixtes. Quand le professeur expose les consignes, les élèves s'assoient sur les bancs dans les vestiaires ou dans le gymnase par groupe de sexe. Lors du travail en duo, les pratiquants occupent l'espace de pratique, laissant à leurs camarades féminines la périphérie. Par exemple, lors d'un cycle baseball (classe de troisième section européenne), les garçons s'échauffent au centre du terrain, obligeant les filles à s'entraîner près du grillage ou sur les bords de la pelouse. De la même manière, dans le bus amenant les jeunes aux stages sportifs municipaux d'été, les garçons âgés de 13 à 16 ans se réservent les places du fond et tolèrent éventuellement la présence de certains petits, notamment les petits frères ou les cousins. Les filles les plus âgées se placent juste devant ces derniers. Le bus constitue en ce sens un espace significatif des hiérarchies de sexe et d'âge.

Les garçons s'orientent également toujours vers les espaces associés aux niveaux de difficulté les plus élevés. Ils roulent en tête du peloton en activité VTT loisirs, s'approprient les voies les plus difficiles sur le mur d'escalade et choisissent les tables de tennis de table ou les terrains de badminton n° 1, 2 et 3²⁷⁰. Les filles se dirigent spontanément vers les niveaux les plus faibles, exprimant ainsi l'incorporation du principe de la domination masculine. Dans ces situations, les élèves introduisent le système du genre dans la hiérarchisation spatiale des niveaux de performance définis par l'enseignant. De même, quand l'enseignant amène le chariot avec le matériel de baseball, les filles restent assises et les garçons s'empressent d'aller se servir en balles, battes et gants en choisissant les plus neufs. Lors d'un stage canoë, les garçons se dépêchent de choisir leur embarcation selon sa couleur et son apparence « neuve ». L'appropriation sexuée de l'espace de pratique et du matériel, notamment dans des activités où prévalent la compétitivité et la performance, met en scène la hiérarchisation entre les sexes.

Par ailleurs, si une minorité de filles se fait remarquer, la plupart d'entre elles se révèlent relativement plus discrètes que les garçons au cours des interactions. Elles parlent moins fort et sollicitent moins les enseignants que leurs homologues masculins. En revanche, si une minorité de garçons

270. Il s'agit d'une hiérarchie définie par l'intervenant : s'il y a huit terrains de badminton dans le gymnase, le terrain n° 1 désigne celui à atteindre (représentant le meilleur niveau de jeu) et le terrain n° 8 celui où joueront les joueurs les moins performants. Selon le principe de la « montante descendante », les adolescents se répartissent de manière aléatoire sur les différents terrains pour le premier match, celui qui perd « descend » d'un terrain et celui qui gagne « monte » d'un terrain.

se font oublier, la majorité d'entre eux monopolisent l'espace didactique et sonore de la classe pour attirer l'attention des professeurs. C'est le cas de Sofian, un élève de troisième « gentil mais fatigant » selon son enseignant. En cycle baseball, ce dernier constamment interrompu ou interpellé par les plaisanteries du garçon, interagit principalement avec lui. Pendant qu'il explique une situation d'apprentissage, Sofian me dit : « Il y a du soleil ici, hein madame ! » L'enseignant lui demande alors de se taire et le fait participer : « Que fait-on Sofian quand on a la balle sur la base et qu'un joueur arrive ? » Il répond en me faisant un clin d'œil : « On lui met un coup d'épaule ! » Lors d'une phase de jeu, Sofian frappe la balle, court autour des bases et se fait éliminer sur la dernière. Il saute alors dans les bras du professeur : « La vie de ma mère, c'est la première fois que je touche et que je fais un tour, c'est trop bien ! » Il fait rire l'ensemble de la classe. Le professeur, pris dans la conversation avec Sofian, ne regarde plus le jeu qui continue. Il se focalise ainsi sur cet élève et néglige de manière involontaire les autres.

Enfin, l'appropriation différenciée des pratiques par les filles et les garçons dans le dispositif municipal construit un espace social sexué et hiérarchisé. Les pratiques peuvent se positionner sur un continuum allant de l'activité dominante exclusivement masculine et gérée par un homme (VTT sportif) à l'activité dominée strictement féminine et encadrée par une femme (la gymnastique). Cette homosociabilité, construite sur la base de stéréotypes sexués de manière plus ou moins consciente par l'encadrant et les pratiquants, renforce le caractère masculin des pratiques caractérisées par la force et l'énergie, et le caractère féminin de celles relatives à la grâce. Par ailleurs, au goûter, les garçons restent debout et se regroupent derrière les sapinettes ou les murs du gymnase pour échapper à la surveillance des éducateurs. Ils simulent des bagarres et jouent avec les branches des arbres. Les filles du même âge s'assoient en cercle sous les arbres pour discuter. Les affinités relationnelles, comme la nature des activités valorisées dans les groupes de filles ou de garçons, conduisent à une séparation relativement marquée des groupes de sexe.

Finalement, la plupart du temps, la mixité semble ne poser aucun problème pour la simple raison que les filles et les garçons s'ignorent et entrent rarement en interaction, même lorsqu'ils pratiquent ensemble les mêmes exercices.

Des stratégies d'évitement de la confrontation mixte

Certaines situations pédagogiques obligent les filles et les garçons à pratiquer ensemble. Dans ce cas, ils élaborent des stratégies pour éviter l'autre groupe de sexe.

Lors de la constitution des équipes ou des groupes d'activité, la majorité des filles refusent d'être séparées les unes des autres et cherche à préserver un groupe unisexe en revendiquant l'importance d'une sociabilité entre filles. Elles tolèrent l'intrusion d'un garçon dans leur équipe si elles restent groupées par affinité. Quant aux garçons, ils expriment de manière plus ou moins violente leur refus de se mettre avec les filles. Ils rejettent explicitement l'autre groupe de sexe et acceptent éventuellement d'être séparés de leurs copains à condition que leur équipe demeure exclusivement masculine. Ces deux logiques de fonctionnement, favorisées par la libre constitution des équipes, aboutissent au même résultat, une ségrégation sexuée quasi systématique pendant les temps de pratique.

Jugées moins performantes, les filles sont perçues comme un handicap dans les équipes. En sports collectifs (handball, basket-ball, ou football), quand les équipes sont mixtes, les garçons jouent en ignorant les filles (quel que soit leur niveau de jeu) sur le terrain. Les non-sportives participent à cet arrangement des sexes en évitant de se démarquer et en affichant un désintérêt pour la situation de match. Lorsqu'elles récupèrent involontairement le ballon, elles éclatent de rire et cherchent à s'en débarrasser le plus vite possible en faisant une passe au premier joueur de l'équipe qu'elles voient. Certaines filles volontaires mais peu sportives n'osent pas tenter la marque et privilégient toujours les garçons (même les plus faibles) en leur faisant une passe devant les buts. De leur point de vue, l'affrontement sportif associé à la compétition et à l'agressivité physique constitue un modèle corporel actif et agonistique connoté au masculin. Les filles sportives font également l'objet de rejet, les garçons les considérant par principe comme moins performantes qu'eux. De manière plus virulente, des garçons peuvent aussi refuser l'intégration d'une fille dans leur équipe.

Par ailleurs, quand les enseignants organisent la pratique de manière à faire s'affronter des filles et des garçons dans des activités duelles nécessitant le corps à corps, les procédures de mise à distance se multiplient. En cycle lutte (classe de sixième), les binômes mixtes combattent moins longtemps que les autres. Les élèves déploient des stratégies pour éviter l'affrontement et limiter le temps de pratique : ils prennent leur temps pour démarrer le combat, prétextent une douleur, se recoiffent ou se rhabillent, accusent

l'arbitre de partialité ou dénoncent une erreur d'arbitrage, rient avec leurs voisins et délaissent leurs partenaires. En situation de corps à corps rapproché mixte, contrairement au combat entre pairs, les élèves tendent à augmenter la distance de garde: ils bloquent par exemple l'adversaire au sol bras tendus, les mains sur les épaules. Dans le cas où une fille sportive s'engage dans le corps à corps en mobilisant des dispositions construites au cours de sa socialisation de club, le garçon en difficulté déstabilise son adversaire en sexualisant la situation: «Eh, je veux pas faire l'amour avec toi!» La pratiquante gênée continuera le combat en gardant la plus grande distance possible entre leurs deux corps.

L'autoexclusion des filles, le rejet explicite dont elles font l'objet par les garçons, ou les stratégies de mise à distance de la confrontation duelle mixte participent à produire un espace «ensemble-séparé», même durant les temps de pratique.

Des (dés)engagements corporels différenciés

Lors des situations de coopération, de confrontation ou de production de gestuelles dans une activité perçue comme féminine, les filles et les garçons adoptent des comportements distincts. Si les engagements corporels différenciés renvoient à la manière dont les catégories de sexe s'inscrivent dans les corps au cours de la socialisation, leur mise en scène dans un contexte mixte permet aux filles et aux garçons d'être identifiés conformément à leur groupe de sexe d'appartenance. La mixité renforce ainsi les processus de différenciation sexuée²⁷¹.

Dans les situations d'apprentissage valorisant la coopération, la majorité des filles qui exécutent l'exercice respectent les consignes, tandis que la plupart des garçons se focalisent sur leur exploit physique et introduisent de la compétition, sous le regard de certaines filles spectatrices, non sportives, en position de faire-valoir. En cycle escalade (classe de troisième), l'enseignant donne pour consigne de s'entraîner à grimper en binôme en s'assurant à tour de rôle. Tous les grimpeurs finissent par faire des courses de vitesse. À l'inverse, les duos de filles continuent de s'entraîner sans esprit de compétition (arrivées en haut du mur, elles appellent leurs camarades restées en bas et leur font un geste de salut avec la main). En tennis de table (classe de cinquième), contrairement aux filles, les duos de garçons font des matchs au

271. N. Mosconi, *La Mixité dans l'enseignement secondaire...*, *op. cit.*

lieu d'exécuter un exercice basé sur l'entraide des joueurs pour apprendre à « placer » la balle. Les collégiens de milieux populaires rechignent donc à effectuer les exercices exigeant une certaine discipline du corps²⁷².

Dans la même lignée, au cours des temps libres de pratique, les garçons organisent des jeux les mettant en rivalité, contrairement aux filles qui privilégient la sociabilité et la maîtrise technique. Lors des stages piscine, les éducateurs laissent les dix jeunes s'amuser à leur convenance dans l'eau les dernières 45 minutes. Les garçons font des courses et demandent souvent à l'intervenant de les chronométrer pour connaître le plus rapide d'entre eux. Les filles discutent dans l'eau au bord de la piscine ou s'entraînent à aller chercher des cerceaux en plongeon canard (en allant sous l'eau la tête la première) chacune leur tour.

Les filles adoptent également des attitudes plus scolaires dans leur manière d'appréhender la confrontation. Lors d'un stage municipal kayak, l'éducateur propose le jeu du bétot opposant l'équipe des filles à l'équipe des garçons. Les jeunes comptent cinq binômes par équipe (kayaks n° 1 à 5). Quand l'éducateur appelle un numéro, les deux duos filles et garçons doivent amener leur kayak dans l'eau et pagayer jusqu'à une borne. Les premiers arrivés font remporter un point à leur équipe. Quand l'intervenant dit « 4 », les filles au kayak n° 4 mettent le bateau à l'eau, montent dedans et pagaient. Les garçons, quant à eux, mettent en place des stratégies pour aller plus vite et gagner : l'un pousse le kayak en courant dans l'eau pour lui donner de la vitesse tandis que le deuxième guide le bateau en pagayant. Leurs adversaires s'exclament alors : « Regarde, ils trichent ces chiens ! Vous avez pas le droit de faire ça, sales bâtards ! » L'éducateur donne raison aux garçons en expliquant qu'il n'a fixé aucun interdit : « Les stratégies sont libres, vous faites ce que vous voulez ! » Si les filles font la preuve de leur esprit de compétition, elles appliquent spontanément les règles du jeu de manière scolaire et interprètent la ruse des garçons comme une forme de tricherie.

Les stratégies d'évitement ou de contournement des consignes ou des exercices diffèrent aussi selon le sexe des élèves. Ces derniers font parfois semblant de pratiquer les exercices, mais de manière distincte, en exprimant des comportements de sexe stéréotypés. Les filles misent sur la discrétion. Elles demandent à aller aux toilettes et y restent (pour téléphoner ou discuter) jusqu'à ce que l'enseignant remarque leur absence. Elles bavardent en chuchotant et simulent un investissement dans les situations d'apprentissage quand le professeur vient les voir. Elles s'arrêtent avant les garçons quand il

272. Mathias Millet, Daniel Thin, *Ruptures scolaires*, Paris, PUF, 2005.

s'agit de courir ou de faire des abdominaux à l'échauffement. En situation d'apprentissage, l'enseignant remarque rarement le désinvestissement des filles. S'il regarde dans leur direction, elles sourient et reprennent l'exercice. L'invisibilité des filles en difficulté passe par la mise en œuvre de « simulacres²⁷³ » accentuant en retour l'impression de la faiblesse de leur niveau en EPS. Par ces ruses, les filles mettent en place un « réseau buissonnier de communication » qui leur permet de faire exister un entre-soi féminin sans trop perturber le travail de l'enseignant, tout en les maintenant éloignées des contenus d'apprentissage²⁷⁴. Tant qu'elles ne déstabilisent pas l'ordre institutionnel, les intervenants tolèrent également qu'elles s'arrêtent de pratiquer de manière ostentatoire lorsqu'elles se positionnent comme spectatrices en prétextant une trop grande fatigue ou un désintérêt pour l'activité. Le caractère masculin du monde sportif rend finalement plus acceptable la passivité des filles que celle des garçons. Les enseignants d'EPS déplorent alors la faiblesse des résultats des filles, qu'ils expliquent par leur distance avec le monde sportif.

« Elles aiment pas trop le sport dans l'ensemble. Elles sont pas motivées pour bouger. C'est pas normal quelque part, parce qu'elles sont en cours quand même! C'est comme si en maths elles te disaient qu'elles ne voulaient pas participer. En même temps, on peut pas toujours être derrière elles! Alors, je fais semblant de pas les voir quand elles s'arrêtent de pratiquer. Tant qu'elles restent correctes, je leur prends pas la tête. Elles me disent qu'elles sont fatiguées, alors OK: "Reposez-vous, restez assises sur le banc et regardez les autres pratiquer mais en silence!" » (Antoine, un enseignant d'EPS)

Rares sont les garçons qui refusent de pratiquer une activité sportive compétitive. Ceux qui tentent de réduire leur engagement proposent une performance très bruyante, appellent le professeur pour qu'il valide l'exploit puis arrêtent de pratiquer l'exercice. Ils peuvent aussi simuler des fatigues liées à un soi-disant investissement trop intense, comme Sofiane qui, pourtant, ne fait rien depuis un certain temps: « Monsieur, j'arrête, je suis mort là! » En revanche, dans une activité qu'ils considèrent comme féminine, les garçons manifestent leur mécontentement. Le contexte classe, et plus spécifiquement l'enseignant qui fait acte d'autorité, les incite alors à se soumettre à leurs devoirs d'écoliers, c'est-à-dire à prendre part aux situations pédagogiques. L'engagement des garçons dans l'activité se fait en trois temps: (1) mise en scène de résistances; (2) rappel à l'ordre de l'enseignant; (3) engagement en

273. Annick Davaisse, « "Elles papotent, ils gigotent." L'indésirable différence des sexes... », *Ville-École-Intégration Enjeux* [CNDP], n° 116, mars 1999, pp. 185-198.

274. S. Depoilly, *Filles et garçons au lycée pro...*, *op. cit.*

affichant de manière ostentatoire son adhésion aux normes scolaires. Lors d'un cycle gymnastique (classe de cinquième), un groupe de quatre garçons simulent des combats de catch sur les tapis sans tenir compte des objectifs de l'atelier. D'autres tournent en dérision des éléments : ils s'entraînent, par exemple, à faire la planche en bruitant un avion et en mimant le mouvement des ailes. Quelques-uns se font discrets en réalisant un effort corporel limité. Repérés comme des agitateurs ou comme faisant preuve de mauvaise volonté, ils sont rappelés à l'ordre par l'enseignant qui réaffirme la norme scolaire : tous les élèves doivent participer. Ces interactions en apparence conflictuelles conduisent à leur participation. Ils exécutent les exercices en soufflant ou en râlant après l'intervention du professeur qui les menace de sanctions. Tout se passe comme si la théâtralisation de la soumission à l'autorité du professeur permettait de mettre à distance les normes de sexe qui les assignent à ne pas s'engager, et avec d'autant plus de plaisir dans une activité perçue comme féminine. Les garçons évitent de perdre la face par la mise en scène de résistances visant à montrer au groupe de pairs que leur engagement s'inscrit avant tout dans le cadre de l'expérience scolaire²⁷⁵.

De même, quand les filles ne réussissent pas un exercice, elles l'abandonnent assez rapidement ou demandent conseil au professeur. Les garçons vont plutôt avoir tendance à modifier les enjeux du travail à réaliser ou à tricher et à montrer qu'ils ont réussi : avouer une contre-performance sportive serait prendre le risque de perdre la face devant les pairs, la démonstration de la force et de la compétence dans l'activité étant un gage de virilité. En cycle escalade (classe de troisième), lors de l'exercice « traverser le mur dans sa largeur, à un mètre du sol, sans tomber », la majorité des filles qui tombent arrêtent et ne reviennent pas au départ pour réessayer²⁷⁶ comme le demande l'enseignant. Certains garçons qui chutent avancent de quelques mètres et remontent sur le mur. Dans le cas d'un exercice perçu par les élèves comme trop complexe techniquement, les garçons détournent les consignes afin d'éviter la situation d'échec, tandis que les filles visent l'évitement de la pratique. En volley-ball (classe de cinquième), si certaines filles en échec s'assoient rapidement par terre pour discuter, des binômes masculins ne se font pas de passes à deux mains comme le demande l'enseignant et préfèrent se positionner à chaque

275. Goffman définit les cadres de l'expérience comme un système de schèmes interprétatifs, incorporé et mobilisé par les agents en interaction pour donner du sens aux événements (Erving Goffman, *Les Cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991).

276. Au cours de l'exercice, une seule fille reprend là où elle a chuté et se fait, de fait, moquer par ses camarades féminines pour son sérieux et son manque de ruse.

extrémité du gymnase et se lancer le ballon à une main le plus fort possible. Lors d'un cycle de gymnastique (classe de cinquième), les élèves doivent exécuter une rondade par-dessus le cheval-d'arçons. Alignés les uns derrière les autres, ils passent chacun leur tour. Certaines filles rétives parviennent à passer leur tour en se laissant doubler par leurs camarades. De leur côté, les garçons peu rassurés réalisent systématiquement de grands sauts spectaculaires se terminant par des chutes sans danger faisant rire toute la classe. Ils répètent ce genre d'action sans jamais prendre en compte les remarques du professeur. En mettant à distance le risque d'échec, ils sauvent la face : ils masquent leur appréhension en affichant leur détachement à l'égard de leur devoir d'apprendre et en endossant le rôle de boute-en-train. Par ces comportements, il s'agit moins d'affirmer une culture « anti-scolaire » que de s'impliquer de manière inadaptée aux tâches demandées afin d'éviter de se montrer contre-performants devant les pairs et l'intervenant.

Les filles et les garçons produisent également des gestuelles différenciées lors des activités. Dans une discipline associée à l'autre sexe, comme la danse ou la gymnastique, les garçons s'approprient la pratique en réinvestissant des qualités corporelles qu'ils rattachent au masculin, pour rendre acceptable l'engagement. Ainsi, si les filles recherchent davantage l'esthétique du mouvement, les garçons valorisent la force et les performances acrobatiques conformément aux attendus sociaux qui encouragent les uns au paraître et les autres à valoriser les compétences physiques et la compétition. Lors des stages mixtes de hip-hop, les garçons s'entraînent à l'exécution de techniques de *break dance* pendant que les filles apprennent une chorégraphie debout créée par l'intervenante.

Au-delà de ces différenciations sexuées relativement fréquentes, certains adolescents adoptent des comportements atypiques lors des activités. Les filles dotées en capital guerrier (parfois cumulé à un capital sportif) s'engagent dans un rapport de compétition quand l'enseignant valorise la collaboration. Certaines défient parfois l'enseignant et encouragent leurs partenaires à faire de l'anti-jeu durant les matchs pour ne pas perdre. C'est le cas de deux élèves de cinquième observées au cours d'un cycle basket-ball. L'enseignant explique à leur propos : « Elles pourraient avoir 18/20 mais je mets pas au-dessus de 15 car elles sont infectes. » En début de séance, elles commentent les consignes du professeur, assises sur un banc face à lui : « Il nous prend pour des handicapées ! Trois ans pour nous expliquer un truc qu'on sait déjà ! » Lorsqu'il demande à un garçon de démontrer l'exercice, elles disent : « Tout le temps les mecs ! » Les différences de traitement entre les sexes leur servent d'argument de déstabilisation. Excédé, l'enseignant leur demande

de se taire : « Comme par hasard ! Toujours nous ! » En match (trois contre trois, entre filles), elles se montrent très bruyantes et mauvaises perdantes : elles insultent leurs partenaires qui se font prendre le ballon, dépassent les temps limites pour remettre la balle en jeu afin d'énerver l'équipe adverse, et bousculent celles qui dribblent. Après avoir pris un panier, l'une d'elles refuse de jouer et confisque le ballon. Leur attitude revendicatrice et l'importance qu'elles accordent à la victoire les pénalisent au niveau de la note.

À l'inverse de la majorité des garçons observés, ceux dotés en capital scolaire et dont les comportements s'éloignent des codes de la culture des rues acceptent sans résistances les situations de coopération en se conformant aux exigences du professeur ou des éducateurs, et ne recherchent pas à tout prix la victoire. Il s'agit de jeunes isolés dans leur groupe de pairs, parfois même victimes de violence. Lors des stages VTT sportifs, Kasko, un garçon d'origine slave âgé de 15 ans et arrivé en France à l'âge de 11 ans, se montre particulièrement à l'écoute des conseils de son éducateur. Très calme et persévérant dans l'effort, il progresse rapidement. Néanmoins, ne maîtrisant pas les rapports de force dans les interactions entre pairs, il fait l'objet de diverses moqueries. Les garçons comme les filles le surnomment « Kaskouille » et le prennent régulièrement comme bouc émissaire en chantant des chansons vulgaires sur lui : « Kaskouille, tu nous casses les couilles, Kaskouille, elle est molle ta nouille... » Il ne répond jamais aux agressions : il baisse la tête, sourit de manière gênée ou fait semblant de ne pas sentir le coup qu'on lui assène.

Finalement, la différenciation selon le sexe du mode et de l'intensité de l'engagement s'explique par les normes sexuées intériorisées par les filles et les garçons. Les filles ont incorporé les stéréotypes relatifs à la domination masculine, qui ne les assignent pas à la performance sportive. Contrairement aux garçons, elles ne risquent donc pas de perdre la face en reconnaissant leur échec ou en évitant de s'investir. En revanche, l'injonction de compétence sportive pour les garçons les contraint à adopter des stratégies leur permettant de faire illusion dans le cas d'un goût peu prononcé pour l'activité physique ou d'une contre-performance. Néanmoins, ces comportements varient selon les activités proposées et les dispositions incorporées par les jeunes au cours de leur socialisation. Celles et ceux qui ont intériorisé des catégories de pensée structurées autour d'une répartition traditionnelle des rôles sexués s'investissent différemment dans une activité selon qu'ils la perçoivent comme « féminine » ou « masculine ». De même, les non-sportives qui appartiennent à des familles accordant beaucoup d'importance à la réussite scolaire et hiérarchisant les disciplines (l'EPS étant davantage associée aux

loisirs), s'engagent de manière mesurée en EPS. À l'inverse, les non-sportifs dotés en capital scolaire s'efforcent quand même de se montrer performants afin de préserver leur place au sein du groupe de pairs.

Exposer son corps : risques, contraintes et stratégies

L'adolescence marque l'émergence du corps pubère associé aux transformations corporelles. La pratique sportive oblige les adolescents à utiliser leur corps en lui donnant une visibilité par ailleurs masquée. Pour les filles, l'exposition du corps pose d'autant plus problème lorsqu'elle est soumise aux regards masculins²⁷⁷. Mais les garçons subissent également le poids de la domination masculine qui les assigne à présenter un corps viril, c'est-à-dire qui revêt tous les attributs associés aux hommes. La présence des filles rend parfois difficile le rapport charnel entre garçons qui craignent d'être suspectés d'intentions homosexuelles.

L'exemple de la pudeur affichée par les jeunes dans les vestiaires n'est pas spécifique aux situations de mixité mais permet de comprendre le poids du groupe de pairs. Les élèves ne se changent jamais aux vestiaires en début et fin de séances d'EPS. Interrogés sur le phénomène, les garçons comme les filles s'étonnent puis s'agacent de la question.

« Ça va plus vite. On arrive, on est prêt. On peut pratiquer plus de temps. Et on arrête quand c'est l'heure et pas 10 minutes avant pour se changer. [À la piscine, vous allez dans les cabines?] C'est parce qu'on est pudique, madame! C'est le respect et tout ça. C'est pas bien de montrer son corps à tout le monde. On se connaît pas assez. [...] Mes parents m'ont toujours dit que ça se faisait pas, c'est une question de respect, il faut être pudique. Aussi... Les filles ça juge, ça parle. [...] On regarde le corps, si t'es formée... vous voyez [elle me montre ses seins], les poils... il y a des filles, je le sais mais je dis rien, elles ont pas le droit de se raser les jambes ou ailleurs, et c'est la honte! Et puis, il faut pas avoir la culotte, comment... trouée, "zarbi", Barbie ou autre truc de ce genre, si t'achète le soutien-gorge au marché aussi. » (Flora, quatrième option sport)

Les propos de Flora mettent en évidence l'importance de la réputation qui pourrait se perdre suite à des rumeurs ou des moqueries sur le corps ou ses attributs. Ils témoignent également de la construction de ce qu'elle

277. A. Davisse, « "Elles papotent, ils gigotent."... », art. cit.

appelle la pudeur²⁷⁸. La socialisation familiale, qui façonne ce sentiment, est renforcée par la socialisation entre pairs. Les jeunes redoutent le regard des autres et le jugement porté sur leurs défauts corporels ou leurs dessous personnels qui restent cachés dans la vie quotidienne.

En situation de coprésence des deux sexes, le respect des codes corporels juvéniles paraît exacerbé. Tout d'abord, les observations mettent en évidence les contraintes sous-jacentes à la mise en scène des corps des filles dans une pratique perçue comme féminine. Si les enseignants du collège ne programment aucun cycle de danse, ils proposent cependant de la gymnastique au sol aux classes de cinquième. Les élèves doivent exécuter un enchaînement d'éléments en faisant attention à construire des liaisons entre chacun. L'atelier «souplesse» comprend quatre éléments du plus facile au plus difficile : assises jambes tendues vers l'avant, elles doivent attraper leurs pieds (niveau 1) ; la souplesse dorsale arrière qui consiste, en position assise, à mettre le buste en arrière, bras tendus posés au sol, la poitrine vers l'avant (niveau 2) ; le pont (niveau 3) ; le grand écart (niveau 4). Toutes les filles choisissent de faire le premier élément. À aucun moment, et quel que soit leur niveau, elles n'essaient les autres possibilités, s'interdisant ainsi d'obtenir le maximum de points. À l'inverse, à l'atelier «tour», elles tentent les quatre propositions avant de faire leur choix pour leur enchaînement. Elles évitent donc systématiquement de réaliser des mouvements conduisant à faire ressortir leurs fesses et leurs seins ou à écarter les jambes. Les mouvements dotés de connotations sexuelles risqueraient de leur faire perdre leur honneur aux yeux de leurs camarades. Plus les élèves grandissent, plus ces normes déterminent les interactions²⁷⁹.

Par ailleurs, les activités nécessitant le dévoilement partiel du corps, comme la natation, paraissent plus problématiques que d'autres pour les adolescents. En cycle natation, plusieurs filles, quel que soit leur âge, et quelques garçons ne pratiquent jamais. Les excuses données sont nombreuses et varient selon le sexe et l'âge : l'oubli du maillot de bain, la blessure et la maladie (comme le rhume) demeurent les plus fréquentes. Les garçons qui savent que le port du caleçon de bain est interdit simulent parfois l'étonnement et affirment ne pas avoir pensé à prendre un slip de bain. Des filles se font faire des mots par leur mère les excusant pour l'activité natation en raison de

278. Pour une analyse de la relation entre le féminin maghrébin et la pudeur, voir Sonia Dayan-Herzbrun, «Dire, ne pas dire les sexualités», *Journal des anthropologues*, n° 82-83, 2000, pp. 179-193.

279. Carine Guérandel, «L'apprentissage de la danse en collège ZEP à l'épreuve du genre», *STAPS*, n° 102, 2013, pp. 31-46.

leurs menstruations. Parfois, elles utilisent cette excuse à plusieurs reprises dans le mois, laissant entendre la non-véracité des faits. Nacima, une jeune fille toujours habillée en survêtement avec des hauts à manches longues, ne pratique jamais, prétextant à chaque séance l'oubli de sa tenue. Elle explique au cours d'une discussion informelle que son problème est insoluble.

«Vous comprenez pas. Vous pouvez pas comprendre, je veux pas et c'est tout. [...] C'est... à cause de... c'est mes poils. Voyez, on peut rien faire [d'un coup elle s'énerve]! C'est mes parents, *ouala*, ils comprennent rien! Ils veulent pas que je me rase. Mais moi j'en ai partout et j'ai trop la honte. Même si je plonge et qu'on voit pas le bas, ils verront tous sous mes bras que je bouge, c'est sûr. Alors non, pas question! La vie de ma mère, je nage pas.»

La colère de Nacima révèle la gêne provoquée par la révélation mais également l'incompréhension du contrôle qu'exercent ses parents à l'égard de l'usage de l'épilation. Elle se sent incomprise et se prive d'activité redoutant plus que tout une humiliation collective. Le choix des habits qu'elle porte peut également s'expliquer par la peur de révéler sa pilosité: elle s'interdit tout vêtement pouvant laisser entrevoir le dessous de ses bras ou ses jambes, hiver comme été. Nacima travaille son look en prenant en compte le rapport dialectique entre la socialisation entre pairs qui accordent de l'importance à l'apparence, et les contraintes relatives à la mise en scène de son corps, imposées par sa famille. Assimilant ce refus au respect des normes parentales liées à des croyances religieuses, l'enseignant convoque les parents pour leur expliquer le caractère obligatoire de la pratique. Il s'avère que la famille ne comprend pas pourquoi leur fille ne veut pas nager. L'enseignant conclut alors à un caprice d'adolescente et lui met 0/20 au cycle. La peur de la mauvaise note articulée à sa docilité scolaire ne suffit pas face à la peur de la sanction du groupe de pairs.

Par ailleurs, la plupart des adolescents observés à la piscine adoptent des attitudes qui révèlent différents complexes liés au corps. La majorité des filles s'enroule la serviette autour du corps tant que l'enseignant ou l'éducateur donne les consignes à l'extérieur du bassin. Quand elles sortent de l'eau pour plonger, elles croisent les mains au niveau de la poitrine afin de la dissimuler aux autres. Les nageuses semblent en revanche moins complexées que les autres par le fait de dévoiler leur corps en maillot de bain. On découvre alors le poids de la socialisation sportive sur la construction du rapport au corps des jeunes filles. De même, certains garçons vivent assez mal le fait de porter un slip de bain: il s'agit des élèves les moins musclés, les moins poilus ou qui ont l'impression de ne pas correspondre aux normes masculines de développement de leur anatomie intime. Contrairement aux filles,

le poil est un signe de virilité et de maturité pour les garçons. Les « vannes » (« p'tite bite », « le tondu », « le blanc²⁸⁰ ») de certains garçons présentant une corpulence d'adulte renforcent la gêne de ceux qui sont visés et participent à la construction de la hiérarchie au sein du groupe. Les plus musclés font l'objet de propos admiratifs de la part des pairs comme des encadrants. Un garçon avec une cicatrice n'est pas moqué. Au contraire, l'occasion lui est donnée de raconter son histoire : les récits de bagarres, de course-poursuite par des pitbulls ou de grandes prises de risque sportives (« on a fait les *yamakasi* », « descente à fond la caisse d'une pente en vélo ») augmentent le capital symbolique du narrateur. En revanche, celles et ceux marqués d'une tache de naissance cachent le stigmate avec leur main ou leur serviette. Les jeunes en surpoids (par rapport aux normes actuelles médicales ou de féminité) font aussi l'objet de surnoms : « grosse baleine », « gros tas », « gros cul ». La position au sein du groupe rend l'insulte plus ou moins acceptable. Certaines visent l'humiliation (pour ceux en position de dominé), d'autres sont revendiquées par les jeunes comme des marques d'affection (pour ceux qui se font insulter par les pairs de leur groupe d'affinité). Ainsi, quand l'intime se révèle, les rapports de force s'exacerbent : certains garçons expliquent user de propos violents à l'égard d'un ou d'une camarade afin de détourner l'attention de soi et de focaliser le groupe sur la victime.

« C'est eux ou c'est nous, c'est comme ça que ça fonctionne. Moi je vois de suite celui que je peux vanner, de suite ! Après, voilà, j'rigole. L'autre il a un maillot de "botch", je lui dis. J'le mets en amende direct et il peut plus dire sur moi. Il va se défendre... "Ouais c'est pas vrai et tout, je l'ai acheté à Lacoste..." Et voilà, j'l'ai niqué ! » (Hassan, élève de cinquième, 14 ans, d'apparence frêle)

Exhiber son corps paraît ainsi d'autant plus difficile s'il s'éloigne des codes de la féminité ou de la masculinité dominante.

La mixité peut enfin produire de la gêne entre garçons lors des situations de corps à corps. Les garçons aux résultats scolaires incertains, peu sportifs et attachant une grande importance à leur réputation au sein du groupe de pairs, s'emploient activement à la préservation de leur statut d'homme viril hétérosexuel lorsqu'ils sont placés sous le regard des filles et des garçons de la classe. Dans un cycle rugby (classe de quatrième), l'enseignant nomme deux garçons pour faire la démonstration d'un exercice. Il demande de simuler un plaquage au ralenti. L'un des deux se penche vers l'autre et lui

280. Ce surnom s'adresse à des garçons descendants de migrants imberbes et laissant apparaître une peau très blanche.

attrape les mollets. L'enseignant leur demande alors de ne plus bouger pour que la classe visualise le mouvement. La scène qui donne à voir un garçon qui enlace les jambes de l'autre, la tête collée sur sa cuisse suscite les rires des autres élèves. Gêné, l'élève debout qui voit le visage des autres élèves repousse violemment son camarade : « Lâche-moi pédé! »

Finalement, la mise en jeu des corps dans un contexte de mixité (qui impose la mise en scène des corps) met en danger les formes de féminité et de masculinité dominées.

Quand la mixité génère de la violence

Afin de se conformer à l'ordre de genre à l'œuvre au sein du quartier, les garçons tentent de se montrer forts, courageux et hétérosexuels pour affirmer leur statut d'homme viril. Les filles doivent, quant à elles, préserver leur réputation de « filles bien » qui dépend de la reconnaissance de leur vertu sexuelle²⁸¹. Le respect ou la transgression de ces normes s'accompagne respectivement de formes de valorisation ou de sanctions. Même si le groupe de pairs constitue un espace de protection, d'affirmation de soi et de reconnaissance, il fonctionne moins sur la coopération que sur une compétition interne forte où chaque membre doit défendre son statut au sein du groupe et sa réputation²⁸². Les garçons ne respectant pas les codes de la masculinité encourent le risque « d'être exclus du groupe des pairs, dont la fonction fortement intégratrice vient pallier un déficit de reconnaissance sociale²⁸³ ». De la même manière, les filles à la mauvaise réputation sont abandonnées par leurs amies « car il y a danger d'assimilation pour les autres à rester à proximité de la pestiférée²⁸⁴ ». Compte tenu de cet ordre de genre, la proximité corporelle en situation de face-à-face mixte constitue une source potentielle de déstabilisation de la jeunesse populaire urbaine. En cas de défaite face à une fille, les garçons encourent un risque important de déclassement physique et symbolique au sein du groupe de pairs. Le corps à corps avec un garçon apparaît également relativement compliqué pour une fille qui redoute le processus d'étiquetage sexuel. En situation sportive, les jeunes adoptent donc des comportements violents pour défendre leur réputation.

281. I. Clair, *Les Jeunes et l'amour dans les cités*, op. cit.

282. D. Lapeyronnie, *Ghetto urbain...*, op. cit.

283. Horia Kebabza, « "Invisibles ou parias." Filles et garçons des quartiers de relégation », *Empfan*, vol. 3, n° 67, 2007, p. 31.

284. I. Clair, *Les Jeunes et l'amour dans les cités*, op. cit., p. 89.

La violence des garçons : maintenir la hiérarchie sexuée

La performance physique et la compétition constituent des modes de valorisation de soi des garçons, parfois stigmatisés dans les autres espaces de leur socialisation.

La défaite féminine lors d'une situation de face-à-face corporel mixte confirme l'ordre sexué de l'interaction. En cycle rugby (classe de quatrième), certaines filles rappellent aux garçons les codes de l'honneur masculin : en leur reconnaissant une supériorité physique naturelle, elles considèrent comme déshonorant leur engagement total et l'usage de leur force dans l'affrontement mixte²⁸⁵. Suite à un plaquage, une fille s'adresse à son adversaire masculin : « Hé ! Je suis une fille ! » Les enseignants peuvent également participer à la construction de cette vision sexuée des rapports de force dans leur analyse des bagarres entre filles et garçons. Quand un professeur surprend un élève en train de frapper une fille, il intervient en ces termes : « Bravo, de mieux en mieux, on tape les filles maintenant. T'es fort dis donc ! » Finalement, si les garçons utilisent leur force en direction des filles, ils apprennent dans le même temps que ce type de comportement peut s'avérer indigne²⁸⁶.

Dans le cas d'une défaite masculine, la régulation de l'échange diffère en fonction de la position des garçons dans la hiérarchie du groupe de pairs.

Les garçons en position de leaders et dotés en ressources scolaires rejettent les sportives victorieuses et annulent leurs performances avec la complicité des pairs. Au cours d'un cycle football, lorsqu'une fille marque un but face à un gardien masculin, les membres de l'équipe adverse justifient la contre-performance de leur coéquipier par l'effet de surprise : « Elle est nulle d'habitude, alors il s'y attend pas et bam, vas-y la chatte, elle marque ! » À l'inverse, si la pratiquante est une sportive confirmée, les garçons expliquent et normalisent sa performance par sa pratique en club, tout en restant persuadés qu'ils l'égaleraient voire la dépasseraient s'ils avaient eu la même socialisation sportive. Lors d'un stage piscine, Manel une nageuse inscrite en

285. L'analyse de la casuistique de l'affrontement mixte renvoie à l'étude réalisée par Bourdieu sur la préservation de l'honneur chez les Kabyles, résumée par le proverbe : « L'homme qui défie un homme incapable de relever le défi se déshonore lui-même. » (Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Seuil, 2000)

286. Carine Guérandel, Christine Mennesson, « Gender construction in judo interactions », *International Review for the Sociology of Sport*, vol 42, n° 2, 2007, pp. 167-186.

club depuis deux ans, bat Hamid, le meilleur nageur du groupe. À partir de ce moment, les garçons refusent qu'elle participe aux parcours chronométrés car « elle est sûre de gagner ».

Les garçons peu dotés en ressources scolaires, qui considèrent l'EPS comme un lieu de valorisation de soi, tentent, quant à eux, de sauver la face en surjouant le rapport de force quand ils se trouvent en situation d'échec. Ils adoptent alors des comportements violents à l'encontre des filles qu'ils jugent responsables de leur contre-performance. L'exemple de Fadel est assez éclairant. D'un bon niveau en escalade, cet élève de troisième ne présente aucune attitude « viriliste » au cours de ce cycle. En revanche, en baseball, une activité qu'il maîtrise moins, il insulte Saoussane, une adversaire qui rattrape la balle d'un de ses coéquipiers et qui fait ainsi perdre son équipe : « C'est la pute qui nous a éliminés ! » Par la suite, il élimine la jeune fille qui arrive en courant sur la base en lui mettant un coup d'épaule : « Allez, casse-toi ! » Il reprend donc l'ascendant sur son adversaire féminine en réagissant violemment. Il s'agit d'une procédure de réparation²⁸⁷ en deux temps : Fadel fait acte d'autorité masculine, Saoussane s'y soumet. Il tente par la suite d'affirmer son statut d'homme par la performance sportive quand c'est à son tour de jouer. Néanmoins, sa méconnaissance des règles du baseball le discrédite devant ses pairs, ce qui l'amène de nouveau à insulter et bousculer la jeune fille. Lorsqu'il double un de ses coéquipiers qui a une base d'avance sur lui, tout le monde se moque de lui car il ne savait pas qu'il n'avait pas le droit. Vexé, il part s'asseoir sur un banc en poussant Saoussane : « Nique ta grand-mère, la grosse pute ! » Cette attitude apparaît comme un moyen de faire diversion. En effet, le professeur qui réprimande vivement l'élève se focalise sur son comportement vis-à-vis de la fille et non sur sa contre-performance. Le comportement de Fadel s'explique en partie par sa socialisation sexuée et sa position dans l'espace des pratiquants. Fadel est un garçon aux bons résultats scolaires. Sa mère, femme de ménage dans une institution publique, et son père, maçon, suivent de très près sa scolarité. Ils ont notamment refusé que Fadel s'inscrive dans un club de boxe pour qu'il réserve la majorité de son temps libre aux devoirs. Un contrôle parental important s'exerce également sur les permissions de sortie, les heures de coucher et ses fréquentations. La socialisation familiale de Fadel l'amène à prendre partiellement de la distance avec la culture des rues. En ce sens, il court le risque de ne pas se faire accepter par les garçons. Il accorde donc de l'importance à la performance sportive en tant que ressource mobilisable pour affirmer sa virilité et justifier sa place

287. E. Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, t. 2, *op. cit.*

dans le groupe de pairs. Ses comportements violents envers une fille qui le met en échec se comprennent au regard de sa position de vulnérabilité au sein du groupe de pairs.

Enfin, les adolescents les plus dominés qui se trouvent en situation d'échec dans la pratique subissent les moqueries de leurs camarades des deux sexes. S'ils n'osent pas répondre aux garçons, ils peuvent adopter des comportements violents à l'encontre des filles riant de leur situation ou qu'ils jugent responsables de leur contre-performance.

Ainsi, les garçons peu sportifs et les filles performantes questionnent l'ordre de genre et subissent des formes violentes de rejet par leurs homologues masculins. Mais les collégiennes défendent aussi leur honneur de manière plus ou moins virulente en réagissant à ce qu'elles perçoivent comme des atteintes à leur réputation. Comme le note David Lepoutre, les insultes et rumeurs à caractère sexuel constituent les raisons principales de la violence des collégiennes²⁸⁸.

La violence des filles : préserver sa réputation

Si la violence des garçons envers les filles est souvent remarquée et évoquée par les enseignants, les observations révèlent également ce type de comportement chez les adolescentes. Comme le montre Stéphanie Rubi, elles s'inscrivent, comme les garçons, dans le système d'interactions entre pairs régi par « la loi du plus fort » : elles la subissent (« les faibles »), la normalisent (« les clairvoyantes ») ou l'exercent (« les crapuleuses »)²⁸⁹.

En ce sens, « les clairvoyantes²⁹⁰ », qui évitent de se laisser faire tout en essayant de se conformer aux normes scolaires, peuvent mobiliser la « tchatche » et les menaces physiques pour sauver la face mise à mal par les moqueries. En cycle gymnastique, lorsqu'une adolescente s'exerce à l'atelier « appui tendu renversé » en oubliant de rentrer son tee-shirt dans le pantalon, les élèves voient sa brassière quand elle tente l'équilibre sur les mains. Atteinte dans sa pudeur et son intimité, elle s'adresse à l'un de ses camarades en train de rire : « T'arrête de rire ou je t'arrache la tête. Je rigole pas avec toi », tout en se dirigeant vers lui en levant le poing. Certaines filles de ce groupe (essentiellement des non-sportives) contribuent aussi aux déclassements des garçons

288. D. Lepoutre, *Cœur de banlieue...*, *op. cit.*

289. S. Rubi, *Les « Crapuleuses »...*, *op. cit.*

290. Les sportives appartiennent à ce groupe.

les plus dominés en participant aux sarcasmes et aux rires collectifs dont ils font l'objet. Elles mobilisent à leur encontre des insultes homophobes telles que « tapette » ou « pédé », mettant ainsi directement en cause leur sexualité et par là même leur virilité.

Les rares « crapuleuses » présentes en cours²⁹¹ répondent aux comportements qu'elles considèrent comme de la provocation par des insultes ou des coups. Au cours d'un match de basket-ball, par exemple, un garçon et une fille se percutent légèrement à l'épaule de manière involontaire. L'adolescente en colère le bouscule violemment en l'insultant.

Enfin, des filles subissent régulièrement les brimades des autres élèves sans jamais répliquer. Dans le meilleur des cas, ces « faibles » qui ne maîtrisent pas les règles de la culture des rues sont tenues à l'écart du groupe. C'est le cas de Delphine, une élève de quatrième, fille d'une dame de service dans un collège privé et d'un employé. En provoquant de manière involontaire un conflit avec la dominante de la classe (Flora), elle devient, dès le début de l'année, une *persona non grata*. Les deux filles trichent à un contrôle de biologie. Flora, prise sur le fait par l'enseignante, prend un zéro. Même si elle ne dénonce pas sa voisine, elle s'énerve contre elle en EPS : « Tu triches, t'as vingt, je triche, j'ai zéro. Moi j'appelle ça de l'injustice ! » Les copines de Flora accusent Delphine d'être malhonnête. Les autres filles se taisent et s'écartent de l'accusée afin de ne pas devenir des cibles. Delphine s'isole dans les vestiaires pour pleurer. Deux semaines après l'incident, elle arrive au collège les cheveux teints en brun (sa couleur naturelle étant le blond). Avec sa nouvelle coupe, elle espère éviter certaines formes de moqueries.

« Les filles de la classe, elles arrêtent pas de me traiter. Elles me disent : "Sale blonde", et aussi que je fais ma belle, et moi ça me soûle. Je veux qu'elles arrêtent. Si je ne suis plus blonde, peut-être qu'elles vont se calmer, t'as vu. »

Delphine se désengage progressivement des séances d'EPS afin de rester la plus discrète possible et éviter les brimades. Les « faibles » peuvent également se faire malmener physiquement.

Néanmoins, la violence des échanges entre filles et garçons révèle parfois des tentatives de séduction maladroit.

291. La plupart d'entre elles se font faire de fausses dispenses ou évitent les cours d'EPS sans justificatif.

Rendre invisible les rapports de séduction par la violence

Au sein des quartiers populaires, les relations de flirt entre adolescents semblent rares, que ce soit dans l'enceinte du collègue ou dans les espaces publics²⁹². En effet, ils rendent invisible leur vie amoureuse, conditionnée par « le spectre des rumeurs et des réputations²⁹³ ».

« Les garçons sont très machos ici. Si une fille bouscule un garçon, c'est de suite: "Calme-toi ou je te mets une claque!" Il n'y a pas de couple, moi j'en connais pas. C'est pas possible ici, c'est la honte pour eux d'avoir des sentiments pour un autre et de le montrer. » (Un surveillant du collègue)

Si les professionnels appartenant aux classes moyennes ne remarquent pas les relations de flirts qui peuvent s'établir au sein de l'institution scolaire, il n'en est pas de même pour l'animateur du futsal, issu du quartier.

« Quand la relation devient violente, c'est qu'ils s'aiment et ça peut même dégénérer en conflit alors qu'ils s'aiment bien. Chacun a peur de faire le premier pas. Ils se disent: "Ils vont me dire que je suis un lèche des filles" ou "Elles vont me dire que je suis une lèche des garçons". » (L'animateur socioculturel de fustal)

Les observations confirment les propos de ce professionnel. Certains garçons taquinent ou tapent toujours les mêmes filles quand ils passent près d'elles. Par exemple, l'été, dans le bus de retour vers le quartier, deux adolescents frappent violemment avec une bouteille d'eau vide les jambes de deux filles qui leur plaisent. Ces actes leur permettent également de les toucher et de leur montrer l'attention qu'ils leur portent. Certaines jouent le jeu et confirment la réciprocité de l'intérêt amoureux: elles répondent avec un ton faussement énervé aux « vannes » et leur rendent leurs coups en riant. Quelques jours après, les quatre protagonistes forment deux « couples » dont la relation durera le temps des grandes vacances. Lors d'un cycle football, un élève de troisième sort du terrain pour laisser sa place à un remplaçant. Il vient s'asseoir à côté de Fatima et lui met un coup de poing dans l'épaule. Quand celle-ci l'insulte, il lui explique que « c'est pour rire », se lève et lui donne un petit coup de pied dans les fesses en partant en courant. À la fin de la séance, prétextant la vengeance, elle rejoint le garçon, le pince aux bras et rentre avec lui au collègue. Les cours d'EPS permettent dans certaines conditions des flirts discrets entre adolescents.

292. D. Lepoutre, *Cœur de banlieue...*, *op. cit.*

293. I. Clair, *Les Jeunes et l'amour dans les cités*, *op. cit.*, p. 98.

Si la pratique mixte facilite le rapprochement des corps des élèves et les prémices de relations de séduction, les filles et les garçons doivent adopter des comportements en apparence conflictuels à l'égard de l'autre groupe de sexe afin de respecter l'ordre de genre. Mais la violence des propos et des actes des garçons envers les filles renvoie également à une stratégie en vue de garder la face devant le groupe de pairs et de maintenir la hiérarchie sexuée. En cas de refus explicite d'une fille qu'ils approchent sous le regard de leurs camarades, ils l'insultent, la rabaissent, lui signifiant le désintérêt réciproque et lui rappelant leur position de dominant. Le non-consentement des filles à ces interactions de flirt implicites mais virulentes les expose donc à la colère des garçons qui passent en quelques secondes de la « vanne » ou de la « bousculade » comme tentative de rapprochement à des attaques verbales sexistes (comme par exemple, « ouvre la bouche que je te la mette dedans ») ou à des agressions physiques. En retour, soit elles se soumettent, soit elles répliquent de manière tout aussi violente, prêtes à en découdre pour laver leur honneur et montrer qu'elles ne se « laissent pas faire ».

Conclusion

144

Les lieux de pratique mixtes reproduisent globalement la ségrégation sexuée en cours dans le quartier et renforcent les processus de différenciation sexuée. Les appropriations différenciées des espaces, des pratiques ou des gestuelles constituent une manière de préserver son statut de garçon ou de fille au cours de l'interaction mixte, conformément au système des attentes réciproques relatives à l'arrangement des sexes. Néanmoins, certaines situations sportives amènent les adolescents à se rencontrer et à interagir. L'analyse des confrontations mixtes (relativement rares) révèle alors le souci des adolescents de garder la face et leur réputation. En cas d'échec, ils adoptent des comportements violents afin de réparer l'offense. L'étude de la mise en scène du corps des pratiquants met également en évidence le poids du groupe de pairs, qui constitue à la fois « un piège et une ressource²⁹⁴ », ainsi que les hiérarchies entre les sexes et intra-sexes. La mixité constitue en effet une véritable épreuve pour certains adolescents qui se désengagent progressivement de ces situations sportives source de vulnérabilité. Les garçons et les filles dociles, soucieux de leurs résultats scolaires et dépourvus de dispositions agonistiques, qui participent spontanément aux séances par crainte de la punition, sont dans l'impossibilité de restaurer la face dans des

294. S. Beaud, *80 % de réussite au bac... et après?...*, op. cit.

situations remettant en cause leur virilité ou leur réputation de « filles bien ». Les jeunes dominés sur le plan scolaire et dominant dans la hiérarchie du groupe, qui valorisent les rapports de force entre pairs lors des interactions conflictuelles, qui refusent catégoriquement de s'engager dans des activités dites « féminines » ou dans des situations de coopération, et qui adoptent des comportements virilistes à l'égard des filles, prennent le risque d'une sanction institutionnelle radicale (renvoi du cours dans un premier temps puis de l'établissement). Il en va de même pour les « crapuleuses » sensiblement éloignées des normes scolaires qui calquent certains de leur comportement sur les normes du masculin. La mise en scène des corps féminins et masculins non conformes aux critères de beauté valorisés par les pairs rend également particulièrement difficile l'engagement dans l'activité. Compte tenu de ces contraintes, de ces résistances et des modalités de l'interaction qui tendent à séparer les deux groupes de sexe, la mixité « spontanée » ou « non réfléchie » apparaît ainsi comme un contexte de déstabilisation de la jeunesse populaire urbaine. Cependant, sous certaines conditions, elle peut parfois questionner l'ordre de genre.

Table des matières

Remerciements	5
Préface	9
Introduction	13
« L'intégration par le sport » : des politiques défavorables aux filles ?	15
Le sport comme lieu de socialisation.....	17
Les encadrants : entre reproduction et remise en cause des inégalités sexuées	19
Chapitre 1	
Les politiques d'intégration par le sport au prisme du genre	23
La violence des garçons « issus de l'immigration » comme problème social	24
Genèse de l'encadrement des « garçons de cité » par le sport	28
Les valeurs supposées du sport	31
« On a oublié les filles »	33
La prise en compte progressive de la pratique des filles	37
Le sport pour les « filles des cités » : promouvoir la parité pour viser l'égalité d'accès.....	38
De la mixité subie à la recherche d'équité en EPS	43
Conclusion	47

Chapitre 2

Le marché local de l'intégration par le sport : un espace sexué concurrentiel	51
L'offre sportive locale : de l'oubli de la pratique féminine à l'impensé de la mixité	52
Le travail sportif : un monde d'hommes au bénéfice des hommes	55
Un espace concurrentiel favorable aux garçons	59
Faire l'expérience des relations de concurrence	59
Lutter pour les subventions et le nombre de pratiquants	63
Une politique du chiffre défavorable aux filles	69
Conclusion	74

Chapitre 3

La pratique sportive des filles et des garçons	77
Le sport, un loisir au masculin	78
Des parcours sportifs différenciés : zapping pour eux, abandon pour elles	79
La demande s'adapte à l'offre	82
Le poids du marquage scolaire dans la distribution des pratiquants	84
La pratique au collège : protection et distinction	87
Pratiquer à l'extérieur du quartier pour échapper à la surveillance	89
Conclusion	93

Chapitre 4

Les espaces de l'entre-soi	95
Faire du football : devenir un homme respectable dans la cité	96
Rejet des filles et homophobie	97
Éprouver sa virilité à l'entraînement	99
Le travail de l'apparence	101
Du terrain à la rue : trouver sa place dans la hiérarchie des masculinités	103
La danse hip-hop : libérer le corps des filles ?	106
Danser : un corps actif au féminin	107
La danse à l'association : rester respectable sous la surveillance des garçons	108
La danse au collège : se libérer des contraintes dans un entre-soi protecteur	110
Les danseuses dans la hiérarchie des féminités : ni dominantes ni dominées	111

Une fille en territoire masculin : la socialisation sexuée de classe en tennis.....	113
Valoriser la masculinité et la féminité cultivées	113
Revendiquer l'égalité des sexes : l'exemple de Salwa	115
« Naviguer entre deux mondes » sociaux : l'exemple de Mehdi	118
Conclusion	120

Chapitre 5

Mixité et construction de l'ordre de genre.....	123
Des filles et des garçons à distance.....	124
Appropriation différenciée des espaces, du matériel et des pratiques.....	124
Des stratégies d'évitement de la confrontation mixte.....	127
Des (dés)engagements corporels différenciés	128
Exposer son corps : risques, contraintes et stratégies.....	134
Quand la mixité génère de la violence.....	138
La violence des garçons : maintenir la hiérarchie sexuée	139
La violence des filles : préserver sa réputation.....	141
Rendre invisible les rapports de séduction par la violence	143
Conclusion	144

Chapitre 6

Mixité et questionnement de l'ordre de genre.....	147
Le dispositif municipal : s'éloigner du quartier et de ses normes	148
La classe option sport, un lieu de distinction	152
Des critères de sélection élitistes	152
Une mixité souhaitée et possible.....	155
Une hiérarchie sexuée négociée : l'exemple de Flora.....	158
Assumer son capital scolaire par le sport : l'exemple de Larbi	161
Le club de boxe : une mixité sociale et sexuée	163
Conclusion	165

Chapitre 7

Les encadrants et la mixité.....	167
Renforcer les inégalités en institutionnalisant la hiérarchie des sexes	168

« Je ne veux pas de filles ».....	168
La séparation des sexes en EPS	170
Reproduire les inégalités : entre ignorance et normalisation.....	172
« Ces trucs-là, c'est pas mon problème »	172
« L'important c'est d'être vrai... rester soi-même »	173
Logique fédérale et division sexuée des attributs physiques.....	175
La normalisation des différences sexuées en EPS	176
Le masculin neutre ou la mixité impensée	179
Une pédagogie relationnelle sexuée	182
Construire la mixité pour penser l'égalité.....	185
Vers une reconfiguration de l'ordre de genre : l'exemple du travail social.....	185
Valoriser et penser la mixité	188
Des pratiques pédagogiques favorables aux filles.....	190
Conclusion	191
Conclusion générale	193
Discuter le mythe de l'intégration par le sport par une approche genrée	194
Engagement sportif et construction de soi.....	195
Déconstruire la vision binaire et culturaliste de la jeunesse populaire urbaine	196
Dénaturaliser les différences et les hiérarchies filles/garçons en sport	197
Penser le rôle des encadrants dans la construction de la mixité pour viser l'égalité	199
<u>Annexe</u>	
L'enquête ethnographique	201
Bibliographie.....	205
Liste des sigles.....	219
Index des noms propres.....	221
Index des encadrés.....	225